

## La vie, toujours la vie. Et la mort encore

*« Un cas de démence sur trois – dont la maladie d'Alzheimer – pourrait être évité en réduisant neuf facteurs de risque de développer la maladie : éducation jusqu'aux études secondaires, audition, diminution de l'hypertension artérielle et de l'obésité des 45-65 ans, arrêt du tabac, lutte contre la dépression, contre l'inactivité physique, contre l'isolement social et le diabète chez les plus de 65 ans. »*

*(The Lancet, juillet 2017)*

**L**es destinées humaines sont semblables à la porcelaine : fragiles par essence, fines et translucides à la naissance, cuites et recuites à haute température, tendres si elles sont « françaises », dures si elles sont « allemandes », de « Sèvres » ou de « Limoges ». Si elles présentent des impuretés, elles sont éliminées rapidement au cours du processus de fabrication en se brisant net.

Les porcelaines et céramiques ont accompagné l'espèce humaine dans son développement depuis le fond des âges : 11 000 ans avant Jésus-Christ naissaient les premières céramiques japonaises.

Comme les porcelaines, les destinées se parent de couleurs chatoyantes au fil du temps ; une sorte de cache-sexe ajouté à

la *materia prima* des alchimistes. Les lits de couleur se superposent : jaunes, verts, bleus, sombres ou clairs selon la vicissitude de la vie.

Peu d'hivers, dans la vie des hommes, finalement, ressemblent au grand style *Imari* de la porcelaine japonaise, avec son bleu de cobalt et son rouge de fer presque safran sur un fond resté blanc.

Souvent, le blanc apparaît bien gris, le bleu se délave et se mélange avec un rouge devenu baveux, les images nettes bordées de lisérés d'or des couches de laque avant cuisson mutent, aujourd'hui, de plus en plus fréquemment, en des formes vagues, évanescentes sous l'effet d'une cuisson particulière. Cette cuisson, appelée phosphorylation, voit, dans le cerveau des hommes, les protéines *tau* se détacher des microtubules, ne pas être détruites, s'agglutiner en filaments hélicoïdaux puis bloquer les neurones et les anéantir.

Notre encéphale comporte de quatre-vingts à cent milliards de neurones pouvant être connectés entre eux jusqu'à dix mille fois. Des filaments composés de protéines peuvent venir se glisser, s'intercaler, s'amalgamer, s'agglutiner, se tasser entre ces connexions, les perturber, les bloquer et les détruire.

Si la vie d'Auguste Deter n'est pas inscrite au frontispice de l'imposant livre des grandes dames de l'Histoire, elle permet qu'un neurologue allemand, Alois Alzheimer, devînt célèbre et que son nom soit synonyme de fin de destinée, chaotique, irrationnelle, colérique, privative de liberté de vivre dignement, et amenant d'autres méfaits de gravités ascendantes, rendant l'entourage désorienté et impuissant.

La maladie d'Alzheimer est caractérisée par une accumulation anormale de protéines particulières, peptides *bêta-amyloïdes* et protéines *tau* s'agglutinant en un amas informe, bouchant et détruisant le cerveau.

« Comment empêcher la pénétration des ions calcium au travers de la paroi membranaire des axones ou comment bloquer la suractivation des MAP kinases qui contrôlent la phosphorylation des protéines *tau* dans la maladie d'Alzheimer ? » Cette question est celle posée par la Direction du laboratoire d'immunologie de Rudolstadt, au bord de la rivière Saale, au cœur de l'Allemagne, à la jeune chercheuse Anne Parestier, récemment embauchée, et à ses collègues. Difficile formulation pour le commun des mortels, difficile résolution pour le commun des chercheurs !

En cette fin d'après-midi d'automne, les pensées d'Anne étaient dirigées vers ses travaux de recherche et elle repensait à l'article d'un chercheur belge récemment publié sur la mise au point d'un « peptide proche du peptide *bêta-amyloïde* » permettant de stimuler le système immunitaire. Celui-ci s'en trouverait alors renforcé et lui permettrait d'accomplir sa mission d'élimination des protéines indéliques qui s'accumulent dans le cerveau. Des résultats encourageants avaient été constatés à l'issue de tests pratiqués sur des rats. Anne suivait, avec grande attention, les travaux de son collègue chercheur, car son approche était similaire à la sienne. Elle y percevait une réelle avancée dans la lutte contre cette implacable maladie dégénérative. Comprendre les mécanismes physico-chimiques de la maladie d'Alzheimer, renforcer autant que faire se peut les défenses du système immunitaire et contrer la maladie par une action similaire et parallèle à sa croissance lui semblait la bonne stratégie.

Elle chassa ses préoccupations professionnelles et remonta le col de son imperméable. La température était erratique ces jours derniers et s'habiller devenait une gageure. La chaleur avait marqué la journée, une chaleur lourde, mais depuis quelques minutes, le vent s'était levé et les nuages s'accumulaient dans

le ciel. La pression atmosphérique chutait à mesure de la progression de la jeune femme dans les artères de la ville. Elle avait deux rues à croiser, le parc à traverser, puis prendre à droite, remonter la chaussée sur trois centaines de mètres et retrouver son studio calme au premier étage d'un petit immeuble essentiellement habité par des personnes âgées. Malheureusement, la phosphorylation était sûrement déjà bien avancée dans cet immeuble.

Brrr ! Le vent accéléra sa course et une bourrasque glacée fit frémir Anne.

Karl n'avait pas proposé de la raccompagner en voiture, elle aurait probablement décliné l'invitation, préférant la marche à pied.

Karl, un ami, responsable d'une équipe de chercheurs au laboratoire, l'avait emmenée au château dominant la cité, voir une salle de porcelaines de Saxe nouvellement ouverte. D'admirables figurines, des vases de Volkstedt, au sud-ouest de la ville, datant de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, cachés dans des caves et réserves profondes, avaient échappé aux bombardements américains de 1945. Les éboulis avaient muré les accès et récemment, ces salles avaient été redécouvertes. Les porcelaines mises au jour étaient ainsi exposées pour la première fois.

Une figure érotique d'un couple nu jouant à se donner du plaisir réciproquement les avait beaucoup fait rire et la discussion avait roulé sur ce thème tout au long du retour vers l'appartement de Karl. De considérations théoriques en visions modélisables puis en jeux et tests d'application et enfin en exercices d'une haute praticité, Anne avait passé un superbe moment avec Karl. Elle était comblée. Ses pensées s'accrochèrent aux bouches collées à leurs organes et à la jouissance qui avait déferlé dans leurs corps au moment où le premier

coup de tonnerre résonna à l'entrée du parc. La violence du bruit la surprit un peu, ses rêveries étant restées rivées au moment du relâchement total qui avait suivi le déferlement de la houle dans son être. Le second coup de tonnerre la réveilla, d'autant que des trombes d'eau s'abattirent avec violence sur les arbres et le large chemin argileux devant elle, le transformant en quelques instants en un bournier risquant de submerger ses escarpins. Elle s'engagea sous les grands fûts avec l'espoir fugace d'un relatif abri. Le ciel se zébra de nouveau de violentes couleurs bleues et blanches et l'illumination ne s'était pas estompée que le vacarme fut tel que ses tympanes lui firent mal. Elle déglutit plusieurs fois en articulant les mâchoires afin de redonner de l'élasticité à sa fonction ouïe. La pluie redoubla, plus fine, plus serrée, plus dense, hachant les feuilles et arrachant de-ci, de-là des touffes d'herbe. Le déluge était de retour au sein de l'Allemagne. Cependant, nul Karl – Noé – Atrahasis ne bondit d'une tablette d'argile sumérienne à la proue d'un navire sorti de l'épopée de Gilgamesh, pour la sauver des eaux.

La pluie la trempa instantanément et les flèches d'eau brûlèrent sa peau comme autant de pics s'enfonçant dans ses chairs. Dix minutes, il lui avait manqué moins de dix minutes pour échapper à cet enfer ! Se coller à un tronc et laisser passer la colère des dieux lui sembla la seule solution envisageable.

Le ciel se déchira de nouveau et Anne mit ses mains en protection sur ses oreilles. Les lueurs étaient fantasmagoriques, des formes apparaissaient et disparaissaient, inconnues, étranges, inquiétantes, comme de longs poignards effilés qui dansaient à l'horizontale dans une sarabande effrénée. Le reflet des branches dans les éclairs rendait le monde instantanément dangereux. Un parc calme, dans une quiète après-midi d'automne

d'une petite ville allemande, s'était transformé instantanément en un théâtre des horreurs.

Le vent redoubla encore et au loin, des tuiles furent projetées. Elle vit, ou crut voir, dans la lumière fugitive, passer au-dessus des grands arbres une forme lourde qui ressemblait à une cheminée. Elle prit subitement peur. Ce qui constituait un jeu fou d'éléments déchaînés devint subitement un champ de bataille où sa vie était prise à partie. De la colère de Dieu, le monde basculait dans le rire de Belzébuth. Les grands conifères commencèrent à plier dangereusement et des craquements se firent entendre tout proche.

Elle enlaça plus fortement la colonne de bois que son subconscient avait choisi. Sa taille la rassura un peu. Elle ne pouvait en faire le tour avec ses mains. Elle ramena son sac à main entre elle et le tronc, de peur qu'il ne fût arraché de son épaule. Se raisonner à attendre, prier restait les seules actions que son cerveau pouvait encore déclencher. Des prières de son enfance revinrent à sa mémoire et mécaniquement ses lèvres s'arrondirent pour prononcer des phrases qui n'avaient plus de sens pour elle depuis des années. Elle ferma les yeux et se colla au tronc. La pluie ruisselait sur son corps, ruisselait de son corps et elle sentit ses sous-vêtements se détendre, se relâcher. Son corps était eau et seule la force de ses bras lui donnait encore le sentiment d'une parcelle d'existence solide.

De longues minutes passèrent. Les yeux hermétiquement clos pour ne pas voir, les oreilles bourdonnantes de la fureur des éléments, la tête pilonnée de mousses, de feuilles et de brindilles arrachées, entrant sous ses vêtements, ruisselante de partout, les chaussures définitivement déformées, agrippée à son pieu salvateur, assommée mentalement et physiquement, Anne sentit passer sur son visage endolori, sur sa chair meurtrie, le vent glacé de l'autre côté de la frontière des vivants.

C'était le même ressenti que celui éprouvé par une éclipse totale de Soleil quelques années auparavant. Au fur et à mesure de la disparition du Soleil, un froid glacial, hors d'âge, semblant venu d'un univers de mort gagnait du terrain, mètre par mètre, centimètre par centimètre et menaçait d'engloutir toute vie. Sans bouger derrière ses lunettes spéciales, Anne regardait le spectacle hallucinant du Soleil mangé par la Lune. Son diamètre est quatre cents fois plus grand que celui de la Lune, mais la distance entre le Soleil et la Terre est trois cent quatre-vingt-dix fois plus grande que celle entre la Lune et la Terre. Ces deux rapports proches impliquaient que, visuellement, les trois astres étant alignés, le Soleil était littéralement absorbé, avalé par la Lune. Elle avait pu éprouver un fluide glacé pénétrer dans son bras et sa jambe droite, son bas-ventre, puis remonter jusqu'à la poitrine, aux poumons et finalement atteindre l'autre jambe et bras. Chaleur à l'instant puis froid glaçant les os l'instant suivant. Le cœur gelé, quelle sensation horrible ! Le sentiment d'avoir un organe arrêté, bloqué, fossilisé en pyrite ou en quartz, le sang qui se fige, pas à pas, le cerveau qui prend froid, à la base de l'hippocampe et ce froid qui monte, passe derrière les oreilles, atteint les orbites des yeux et fige les pensées, les émotions, les sentiments, les humeurs et la raison. Pendant huit trop longues minutes, la mort balaya la Terre, balaya son corps et son âme. Le Soleil réapparut enfin de derrière la Lune, comme si celle-ci l'avait recraché. La vie revint. Pas à pas, son anatomie se réchauffa jusqu'au cœur qui se remit à pomper chaudement, goulûment l'existence retrouvée. Quelle joie de percevoir de nouveau la chaleur ruisseler dans ses artères, réchauffer ses organes, embraser son cerveau et redonner une acuité nouvelle à sa vue derrière ses lunettes devenues inutiles et noires !

Elle se lova dans ce souvenir et dans cet espoir de la renaissance proche, collée à son énorme fût.

La pluie cessa brutalement. Le vent se coucha. Le silence devint pesant. L'absence de bruit irrita ses oreilles. Elle ressentit un abominable vide l'entourer, l'engloutir. Comme la fin du concert « électro » à laquelle elle avait assisté avec Karl quelques semaines plus tôt et qui l'avait laissée un moment dans un brouillard sonore. L'arrêt des secousses musicales, des altérations fortes lui avaient fait perdre l'équilibre et elle avait dû se cramponner au bras de son ami pour ne pas chuter dans les escaliers de la sortie. Le manque de son avait affolé son oreille interne et avait rendu douloureuse son oreille externe.

Deux minutes lui furent nécessaires pour réaliser que l'enfer venait d'achever son expulsion gastrique. Si le silence succédant au dernier mouvement d'une symphonie de Mozart appartient toujours au « divin » compositeur, le silence qui suit les manifestations de Belzébuth appartient encore et toujours au Malin.

Le décollement de l'arbre fut lent et douloureux. Elle reprit possession de sa verticalité. Ce n'était plus son sauveur ligneux qui la maintenait mais ses pieds. Elle éprouva la douleur de ses jambes tétanisées de froid et de peur, ses pieds gonflés, ses chaussures remplies de boue, de feuilles et de bois, ses genoux éraflés. Elle se secoua, s'ébroua comme un briard, remit un peu de rigueur dans ses vêtements, vida ses chaussures et remercia le ciel d'une prière muette d'être vivante et sans contusions. Tout autour d'elle, la désolation s'étendait. Branches innombrables à terre, arbres déracinés, certains couchés de manière indécente sur d'autres, les ayant fouillés et déchirés, mares d'eau stagnante et boueuse. Sur l'une d'elles voguait un nid, bercé par une brise légère, flottant de manière mollement alanguie.

Elle éclata de rire. Un rire nerveux, aigu, puissant. Au milieu de ce désastre, la poésie de la nature reprenait ses droits. Surréaliste, ce nid donnait une idée de calme, de tranquillité

dans cette désolation. La paix après la guerre. Des oiseaux et oisillons arrachés de leur branche par le vent, projetés, écrasés contre les fûts de bois, leurs corps distordus, déchirés, éclatés ! Cependant, au pied de l'arbre, sur un lac improvisé, flottait, intact, serein, ce qui avait constitué leur havre, leur refuge, leur territoire.

Ce nid sauvé des éléments déchaînés lui redonna espoir et le goût de repartir. La vie continue au-delà de la mort. Toujours. Quelle formidable leçon ! C'est ainsi que le perçut Anne, qui pénétra hardiment dans la mare et prit sous son bras l'abri de paille miraculé.

La remise en route s'effectua sous la pression d'un nouvel éclair apparemment lointain qui stria de nouveau le ciel. Point de tonnerre, point de pluie. Juste une bulle de lumière entre les essences boisées. Enjamber les branches, contourner les obstacles l'amena au milieu du parc, à l'embranchement des chemins recouverts de branchages. Quelques pas encore et la sortie serait visible. Quelques pas encore et elle rejoindrait son loft, son petit refuge à elle. Elle serra plus fort le nid contre sa poitrine. L'âme d'un bouvreuil, d'un chardonneret, d'un verdier errait-elle encore autour de ce petit panier ? Elle ne le savait pas, mais il serait délicatement installé sur son balcon, à l'abri des vents et des pluies pour être de nouveau visité. Réhabiliter la vie !

Elle croisa Aphrodite. Elle était toujours à sa place, debout, devant les bancs de bois renversés, brisés par l'orage. Hiératique statue de bronze, rivée sur son socle, drapée dans une toge à multiples replis, un sein apparent, la tête penchée, les mains ouvertes et offertes, l'une symbolisant la paix, le calme, l'incitation au silence, la paume vers le bas, l'autre symbolisant l'expression, la volonté d'entendre et de dire, la paume vers le haut !